

Premiers séjours médicaux au Gabon :

Docteurs Henri Boutin (Minvoul – 1957) et Jean-Claude Jacquetin (Moabi – 1964)

Dr. Jean-Marie Milleliri
j-m.milleliri@wanadoo.fr

Parmi l'imposante cohorte des médecins français ayant exercé au Gabon, et dont nous avons évoqué le parcours de certains dans de précédents articles de Gabon magazine (Drs Ballay, Cureau, Griffon du Bellay, Laquintinie, Sicé, Bourrel), deux d'entre eux – plus proches de nous – ont bien voulu nous confier quelques souvenirs et photographies de leur premier séjour en terre gabonaise.

Nous vous livrons quelques pages de ces évocations datant d'une cinquantaine d'années et à travers lesquelles se lisent des pages de l'histoire médicale du Gabon.



Ancien Dispensaire de Minvoul

Dr. Henri Boutin (Minvoul – 1957)

« Ce qui frappe, quand on approche pour la première fois en bateau des côtes de l'Afrique équatoriale, c'est cette lourde moiteur. Du pont du Foucauld qui approchait de Libreville au petit matin en ce mois d'août 1957, nous observions la mer parfaitement plate comme un miroir. C'est donc dans cette colonie que j'allais passer deux années et demie, durée réglementaire d'une affectation, sans congé, avec mon épouse et nos deux enfants âgés de trois ans et un an et demi.

A Libreville, nous restâmes plusieurs jours à faire les nombreuses visites d'usage. Les médecins nouvellement arrivés furent invités par un

monsieur dont nous ne connaissons pas précisément les fonctions. Il nous réunit sur la terrasse d'un restaurant autour d'un verre, face à la mer. Il s'entretint très simplement avec nous. Son nom était Léon M'ba. Il n'était pas encore Président de la République Gabonaise. Comme l'un de nous demandait quel était le bateau qui avait fait naufrage à courte distance de la côte et dont l'épave, visible, avait triste mine, Mr M'Ba répondit avec tact : *c'est un souvenir des heures malheureuses*.

Il nous expliqua qu'en 1940, deux bateaux de guerre français, l'un gaulliste, l'autre du gouvernement de Vichy s'étaient affrontés là à coups de canon.

Enfin, nous partîmes pour Minvoul dans le Woleu Ntem où ma mission était de créer un poste médical. A Bitam, gagné en DC3 je retrouvai un camarade de promotion. Sa voiture nous emmena à Minvoul, en deux heures et demie de piste. Je me souviens de la surprise souriante des Gabonaises, alors que nous attendions un bac, devant ma petite fille blonde comme les blés. La voiture nous débarqua devant la maison prévue pour le médecin, en haut de la col-



Minvoul 1959 inauguration du nouvel hôpital

line et repartit aussitôt. Mais l'administrateur de Minvoul, seul Européen de la ville et absent pour plusieurs jours, n'avait pas été prévenu de notre arrivée. Nous voici donc tous les quatre, en fin d'après-midi, avec nos bagages, devant cette case qui n'avait jamais été occupée, portes et volets fermés. Heureusement, l'hospitalité africaine prit le relais. Le village étant en bas de la colline, rapidement nous fûmes entourés de la réconfortante sympathie de ceux dont j'allais être en charge de la santé.

La clé de la maison fut trouvée et celle-ci ouverte. Aucun matériel de cuisine. Des lits mais pas de matelas. Simplement des sacs de toile qu'il fallut remplir d'herbe. Des bonnes volontés firent la chasse aux très nombreuses araignées qui avaient investi la maison. La nuit s'installa vite. Il fallait donner à manger aux enfants. On fit cuire sur un feu de bois improvisé entre trois pierres un malheureux poulet qui, une heure auparavant courait encore dans le village. Mon épouse sortit les quelques vivres que le camarade de Bitam nous avait vivement encouragés à emporter, et je mis en œuvre le filtre Pasteur acheté à Paris. Des fruits gentiment offerts complétèrent le repas.

L'infirmier du dispensaire, Mr Moïse Samba vint se présenter. Nous convînmes de nous retrouver au matin pour un *état des lieux*. Une lampe à pétrole fut allumée. Nous étions éreintés et le sommeil vint vite.

Ceux qui ont vécu la vie en brousse dans ces régions de forêt connaissent cette ambiance de l'aube, ouatée, déjà chaude, animée du caquètement des poules, des aboiements des chiens,

de cris dans le village.

J'allais visiter le dispensaire. Bien tenu mais manquant de tout : deux seringues, une pour les hommes, une pour les femmes, les deux aiguilles étaient régulièrement aiguisées sur une pierre d'Arkansas puis bouillies à l'eau. Il y avait d'ailleurs peu de médicaments injectables, du solucamphre et du cacodylate de soude. Par contre, nous ne manquions pas de Disulone en comprimés qu'un agent du service des Grandes Endémies, Benoît M'Ba, distribuait chaque semaine aux lépreux au cours d'un long périple en vélo. Qui dira tout ce que doit l'Afrique à ces obscurs personnels et à ce Service ? Un microscope, très ancien mais de qualité, enrichissait le matériel. Le personnel savait se servir de cet instrument capital pour le dépistage des maladies parasitaires si fréquentes dans ces régions. Le personnel médical n'avait pas de diplôme, mais une solide expérience, et j'appris d'eux beaucoup de choses.

Le bâtiment du dispensaire était du type de l'époque : murs de terre, sol de terre battue, toit de paille et pas de plafond. Une petite maternité dans laquelle officiait Monique Bela occupait une annexe plus récente couverte d'un toit de tôle.

La consultation était permanente. Toutes les pathologies étudiées en Faculté de Médecine puis à l'Ecole d'application de Médecine tropicale, au Pharo à Marseille, étaient au menu quotidien.

Le matériel médical faisait terriblement défaut et je redoutais le jour où j'aurais à pratiquer une urgence chirurgicale. Je ne pouvais pas donner d'anesthésie générale. Pas de table d'opération,



Minvoul 1959 inauguration du nouvel hôpital

pas de gants, pas d'appareil à tension, pas de fil pour les sutures, pas de vêtements appropriés. Quelques aiguilles pour suturer, quelques bistouris usagés tout de même et des ampoules de novocaïne. Il n'était pas possible de compter sur une évacuation vers les hôpitaux les plus proches, Oyem et Bitam. Il n'y avait pas d'ambulance (je n'avais pas de voiture), et les pistes qui menaient vers ces postes n'étaient pas toujours praticables. Chacune était coupée par au moins une rivière qu'il fallait franchir par un bac, souvent inutilisable en saison des pluies. J'ai retenu le nom d'un de ces bacs : Bikondom.

Vint ce jour tant redouté où il fallu intervenir : une césarienne. Piste coupée, urgence vitale. Il ne faisait pas assez clair dans le dispensaire pour opérer. Heureusement, il ne pleuvait pas. La parturiente fut installée sur une table de bois, à l'extérieur. Je fis une rachianesthésie et entamai l'intervention. Les sutures furent faites avec du fil de nylon, prévu pour la pêche, et trempé dans de l'alcool. Tout se passa finalement bien pour la mère et l'enfant nouveau-né. Plus tard, lorsque le matériel nécessaire fut installé, la chirurgie d'urgence devint presque quotidienne : hernies étranglées de plusieurs jours fistulisées à la peau, césariennes, accidents.

En 1959, l'inauguration d'un nouvel Hôpital par Monsieur Léon M'Ba vint faciliter notre tâche. Bien sûr, cet hôpital ne disposait pas de courant électrique, et nous ne disposions que de l'eau récoltée par la toiture, mais quel progrès ! L'équipe soignante était bien soudée, chacun avait amélioré ses connaissances dans le travail

qui lui était imparti.

Pour mon épouse, jeune parisienne, responsable de nos deux très jeunes enfants, ce fut un séjour difficile. La crainte, bien sûr, d'une maladie grave touchant les enfants, impossible à traiter sur place sans possibi-

lité d'évacuation, leur protection contre les moustiques et les serpents ; tout cela était son quotidien. L'irruption d'un serpent (*bitis gabonicum*) tombé une nuit du plafond de la chambre, sans lumière à portée de main, où elle dormait seule, son médecin de mari étant en tournée, lui est resté un souvenir pénible, bien qu'elle ait réagi de la meilleure façon. Les difficultés matérielles étaient aussi importantes : pendant trois mois le foyer de la cuisine fut fait de trois cailloux. A cela s'ajoutaient les difficultés d'approvisionnement, les soucis d'hygiène, et même, à peine croyable, la légèreté de l'Administration qui omit de verser ma solde pendant quatre mois. Je crois que l'on n'a pas assez dit les mérites de nos épouses confrontées à ces conditions de vie difficile.

Plus d'une a dû malheureusement confier à la terre africaine un enfant tendrement aimé. Mon épouse rentra en France huit mois avant la fin du séjour, son père achevant sa vie. Lorsque je dus, à mon tour, faire mes adieux à Minvoul, les habitants du district me firent une fête très amicale qui me fit chaud au cœur.

Je rejoignis Libre-



Opération dans le nouvel hôpital de Minvoul



En pirogue sur le Ntem

ville en Dragon, petit avion biplan dont les sièges étaient en osier, puis embarquai à bord du Mermoz. La page était tournée de mon premier séjour africain. »

Dr. Jean-Claude Jacquetin (Moabi 1964)

« Médecin-lieutenant, frais émoulu de l'Ecole du Pharo, à Marseille, après 5 années d'études passées à l'Ecole de Santé Navale de Bordeaux, je suis désigné en 1964 pour servir au Gabon au titre du Ministère de la coopération. Le séjour doit durer trente mois.

Je débarque à Libreville, le 27 août 1964, avec mon épouse et mon fils de 6 mois. En sortant du DC8 de la compagnie UTA, une "chape de plomb" chaude et humide s'abat sur nos épaules. Accueillis par des camarades du Corps, nous sommes logés au mess Kéréélé situé en centre ville, derrière le cimetière. De magnifiques manguiers servent de dortoir le jour à des colonies de roussettes qui partent bruyamment en chasse à la tombée de la nuit.

Le lendemain, je me présente au médecin colonel Bories, chef de la Mission médicale de coo-

pération et conseiller du Ministre de la santé, puis je rencontre le chef de la Mission de Coopération, et les camarades en poste au Gabon. Initialement prévu pour les Grandes Endémies à Tchibanga, je suis finalement affecté au Centre Médical de Moabi.

Nous quittons Libreville une semaine après notre arrivée, ayant complété nos bagages d'une caisse de lait pour notre fils, et d'une carabine 22 long rifle. A l'aéroport nous croisons Jean-Claude Brouillet, le fondateur de Transgabon et son épouse l'actrice Marina Vlady.

Après survol de la forêt, nous atterrissons sur la piste en latérite de Tchibanga. Le Dr Le Daniel et son épouse nous hébergent pour la nuit dans leur magnifique case coloniale. Le lendemain matin, nous prenons la piste, à bord de la Land Rover, chargée de nos bagages, comprenant entre autre un réfrigérateur à pétrole Electrolux, un seau à douche, des lampes Pétromax. Il n'y avait pas de médecin à Moabi depuis plusieurs mois : le précédent avait été le Dr Biyoghe. Après environ 80 kilomètres de savane, nous arrivons à Mourindi, dernier village avant la forêt où se trouve une modeste Mission Catholique dirigée par le sympathique abbé Sylvestre. Puis, c'est la piste en forêt avec le passage de deux bacs, le dernier étant celui de Mocabe sur la Douignie. Il fallait klaxonner longuement avant d'arriver au bac, pour rameuter les passeurs dont le chef était surnommé "doucement" !

Après environ 5 heures de piste nous arrivons à destination, Moabi est implanté dans une vaste clairière avec des collines et un marigot, au milieu d'une palmeraie naturelle.

La case du médecin est très rudimentaire, sans



Land Rover du CM Moabi bac de Mocabe sur la Douignie 1964



Personnel du Centre Médical de Moabi 1964

eau et sans électricité.

Nous faisons la visite protocolaire au sous-préfet, Mr Ebé, homme très sympathique, assez âgé, qui nous invitera à dîner en compagnie de ses deux épouses.

Première nuit au cœur de la forêt équatoriale, bruissant d'une vie nocturne intense, sous la moustiquaire.

Nous sommes réveillés, le lendemain matin à six heures, au lever du jour par la sonnerie des couleurs hissées au sommet du mât, en face de la sous-préfecture, en contrebas de notre case. En ouvrant nos volets nous sommes surpris de voir la foule qui entourait la case, présente pour voir "la blanche et le mwana" car certaines personnes n'avaient jamais vu de Blancs ici.

Notre case surplombe le marigot, plus loin, au-delà, à environ 400 mètres, on voit les deux bâtiments blancs, allongés, parallèles, du centre médical : le premier est réservé à l'hospitalisation en chambre de quatre, le second au bureau du médecin, aux consultations et aux soins avec un laboratoire et une salle d'accouchement. La salle d'opération est sommaire : pas de groupe électrogène, pour les interventions de nuit, une lampe Pétromax et une Luciole toutes deux à pétrole ; pour stériliser, instruments, blouses et champs opératoires, un Poupinel et une étuve

à pétrole. Un dispensaire perdu en forêt, tenu par l'infirmier Léonard de Vinci Kassa, dépend du centre médical.

Le personnel du centre médical est composé de 9 infirmiers, 2 matrones, 2 manœuvres, commandés par un agent technique ; je suis très bien accueilli.

Pas très loin de notre case, une petite boutique ravitaillée par la Société du Haut Ogooué (SHO), était tenue à notre grande surprise par un européen ! Un français Mr Tougne, âgé, toujours vêtu d'une chemise et d'un pantalon blancs ; c'était un relégué qui n'avait pas le droit de rentrer en France, nous n'avons jamais su pourquoi. Il était d'un commerce agréable, nous lui achetions des conserves et de la bière Beck's, et l'invitions à dîner. Ultérieurement nous avons fait la connaissance d'un autre français Mr Fantoba, un coopérant qui dépendait du ministère de l'agriculture, basé à Tchibanga, il venait quelques jours par mois avec sa ménagère Georgette, pour superviser le fonctionnement de la petite usine d'huile de palme, la Coopalmo.

A chaque visite, il amenait le courrier qu'il prenait à la poste de Tchibanga.

Aidée par nos deux manœuvres Samba et Akouya, mon épouse s'est attaquée au jardin. Ayant consulté un petit livre d'agriculture appartenant à son père elle a cultivé avec succès, des tomates sous le rebord du toit pour les protéger de la pluie, des salades, des haricots verts, des radis, des poireaux, qui, lorsqu'on les coupait au ras de la terre repoussaient plusieurs fois.

Au Centre Médical, les consultations étaient tous les jours nombreuses avec leur lot d'ankylostomiase, ascaridiose, amibiase, bilharziose, filariose, trypanosomiase, d'accès palustres, constipation, diarrhée, abcès divers dont abcès dentaires, lèpre, gynécologie...

Ossagantsia, l'agent technique et Mockoum, l'infirmier principal, faisaient un tri et me déchar-

geaient des cas les plus bénins.

Ma première intervention, de nuit, à la lampe Pétromax, a été une hernie inguinale étranglée. Mes infirmiers avaient l'habitude de faire les anesthésies à l'éther avec le masque d'Ombredanne ; je ne sais pas si le patient était récalcitrant, mais il ne dormait pas bien, c'est le moins que l'on puisse dire ! Ce fut un vrai pugilat pendant toute l'intervention, j'étais obligé de rallonger le patient sur la table avec mon bras gauche ! Cela s'est fait quand même, mais la nuit, une première fois, sans secours possible, c'est encore plus stressant, j'en suis ressorti épuisé !



Samba et Akouya avec notre cochon Moabi 1964

En raison d'un grand nombre d'urétrites gonococciques, j'étais devenu un champion du béniqué, ces séances soulageaient beaucoup ces pauvres malades ; une fois, l'échec du passage du béniqué pour une rétention aiguë d'urine, m'a contraint à pratiquer une cystostomie.

Nous avions un petit laboratoire qui permettait de faire les très nombreux examens nécessaires aux diagnostics du paludisme, de la maladie du sommeil (nous étions dans une zone infestée, et l'on voyait souvent des mouches tsé-tsé, en passant le bac de Mocabe) et d'autres parasitoses. Les médicaments nécessaires étaient donnés aux malades : nous disposions d'une dotation annuelle d'antibiotiques, d'antiparasitaires, d'antipaludéens, (nivaquine et quinoforme injectable), de compresses mais en quantité insuffisante...

Les repas des malades hospitalisés étaient confectionnés par leurs familles à qui je fournissais sur le chapitre alimentation de mon budget du riz, de l'huile de palme onctueuse et rouge,

de la morue séchée que j'achetais par caisses ! La préparation des plats se faisait à la cuisine, simple toit couvert de palmes supporté par des piliers de bois, située à proximité de l'hospitalisation...

Tous les six mois, les manœuvres passaient les murs des bâtiments au lait de chaux, ce qui donnait un aspect avenant au Centre Médical.

J'avais appris quelques mots de dialecte comme : mbolo (bonjour), bouranga moi pessou (est-ce que tu pisses bien)...

Le ravitaillement se faisait à Tchibanga où nous dormions chez les Corbet, dont le mari était respon-

sable des Eaux et Forêts, tantôt à Mouila où nous couchions chez le Dr Petit, un civil, médecin-chef de l'hôpital, dont l'épouse était sage-femme. Nous ramenions notamment des vivres frais dans une glacière : viande, beurre, fromage, poisson et des petits pots pour notre fils. J'avais amené de France de la poudre Colman's qui permettait de fabriquer extemporanément notre moutarde en diluant la poudre avec de l'eau.

Nous avons réussi à élever un cochon dans un enclos construit pour lui, il s'en échappait régulièrement en creusant sous le grillage pour s'enfuir en brousse ; nous lancions Samba et Akouya à ses trousses, c'était épique ! Avant de le tuer, mon épouse avait écrit à sa mère, afin qu'elle se renseigne auprès de son charcutier, pour savoir comment cuisiner la bête et en tirer le maximum. C'est ainsi qu'elle avait fait du boudin, du pâté, du jambon, des rôtis...

Il y avait des personnes dont le passage était annoncé à Moabi, comme le coopérant responsable de l'élevage, qui nous avait amené deux

magnifiques coqs, ou encore l'Evêque de Mouila, Monseigneur de Lamoueyre, un robuste auvergnat, imposant avec sa soutane blanche, sa calotte et ses bas violets. Nous avons été très honorés de l'accueillir à notre modeste table.

Début juillet 1965, ayant fait presque un an de séjour à Moabi, j'avais obtenu l'autorisation de venir à Libreville, mon intention étant de demander un changement de poste. A Fougamou, un camarade de la promotion 1954, le Dr Huot, nous hébergea pour la nuit. Le lendemain, sur la piste vers Libreville, avant d'arriver à Kango, je m'arrête sur un accident avec un blessé que j'embarque pour le centre médical situé au sommet d'une colline surplombant le fleuve. Comme il n'y avait plus de médecin depuis un moment et que l'infirmier major était absent, j'hospitalise le blessé et donne les instructions aux infirmiers présents pour les soins. Mon épouse qui avait aperçu la case du médecin paraissant assez délabrée, me dit qu'elle espérait bien que ce n'était pas ce poste là que j'allais décrocher !

Une fois à Libreville, nous avons fait connais-

sance du nouveau conseiller auprès du ministre de la santé, le médecin général Guy Chauliac, compagnon de la Libération, des Honorat, des Blin, des Imbert (chirurgiens), des Eynié (radiologue), des Le Hesran,... Il y avait une autre vie sociale qu'à Moabi ; j'ai donc négocié pour pouvoir quitter Moabi, et j'ai obtenu le poste de... Kango, avec la promesse du nouvel officier d'administration, que des crédits seraient débloqués pour restaurer la case !

Au retour sur Moabi, nous nous arrêtons à Lambaréné, où le médecin capitaine Audouinaud médecin-chef de l'hôpital, nous loge dans la chambre de passage, puis nous emmène avec sa pirogue à moteur voir notre confrère Albert Schweitzer, dont l'hôpital est installé sur la rive droite de l'Ogooué : c'était le 21 juillet 1965. Le Dr Schweitzer nous fait visiter une partie des lieux. Il commençait alors à se faire vieux, cheveux blancs et sourcils broussailleux sous le casque colonial, moustache blanche, pantalon kaki, chemise blanche et nœud papillon noir. Il était suivi comme son ombre par une nurse, sans doute Suisse, type vieille fille portant des chaussettes blanches montant à mi-mollet, une blouse blanche. Les familles des malades étaient omniprésentes et faisaient la cuisine, des chèvres et des poules couraient partout ; quant au fameux village des lépreux, il m'a paru désert. Je pense que les visiteurs venus du monde entier, devaient en garder un souvenir inoubliable. J'ai bien sûr fait quelques photos et un bout de film, auxquels il s'est prêté de bonne grâce. Moins d'un mois et demi après notre passage, il s'éteignait le 4 septembre.

Le même mois, nous accueillons enfin nos successeurs, Jeannine et Michel Minous, de la promotion 1959 qui suivait la mienne. Nous cohabitons quelques jours pour le passage des consignes, puis nous partons pour Kango où nous resterons jusqu'en février 1967. »



Visite au Dr Schweitzer Lambaréné 1965